

Première partie

C E QU'IL Y A À DIRE de ma personne tiendra en peu de lignes ; et si ces quelques renseignements n'étaient pas nécessaires à la bonne compréhension du récit qui suivra, je m'en serais abstenu avec plaisir, tant il est vrai que j'exècre me mettre au premier plan. L'abbé Ducret aurait peut-être évoqué ma « remarquable modestie naturelle » qui, selon lui, déterminait mon caractère. Mais outre que la modestie est une qualité qui se dissout si tôt qu'on se l'adjudge, je pense qu'il s'agit davantage, dans mon cas, d'un besoin inné de demeurer dans l'ombre. Il ne faut voir là

qu'un souci fort commun de sérénité. Sans doute l'abbé y verrait-il encore un effet de cette vertu, ce dont je me garderai bien toutefois.

J'ai grandi dans un village de la Brie. Mes parents étaient propriétaires d'une des principales exploitations agricoles de la région. J'eus une enfance paisible et reçus une bonne instruction. Mes frères aînés, au nombre de trois, étaient plus attirés par les travaux des champs ; j'avais pour ma part l'âme plus sensible aux arts et aux choses de l'esprit. Trois garçons suffisaient à assurer l'avenir du domaine ; la porte d'une autre carrière s'ouvrait donc pour moi.

Pour ses affaires, mon père recevait souvent la visite de M. Francis, négociant en viande installé dans le village voisin qui fournissait les halles de Paris des meilleures viandes, dont la plupart provenaient de nos troupeaux. L'entente entre les deux hommes était à la mesure des bénéfices que leur relation commerciale générait : excellente. Mais ce n'était pas pour cette raison que j'appréciais les visites de M. Francis ; il avait coutume, du moins les jours où il n'y avait pas école, de venir accompagné par sa fille Lucie. Elle avait mon âge et nous étions amis depuis la plus petite enfance. Avec le

temps, cette amitié se mua en un sentiment plus sérieux, même s'il est réputé causer des troubles chez ceux qui en sont atteints.

Lucie était enfant unique. Dans le village, on colportait la rumeur que M^{me} Francis ne pouvait plus engendrer. Lucie n'était point disposée comme moi pour l'école ; mais elle avait de l'esprit et une imagination très vive. Elle aimait aussi nos conversations où je tentais de lui communiquer – et souvent avec succès tant il est vrai que l'amour rend pédagogue – mes passions et mes découvertes. De son côté, elle m'éblouissait par les jeux infinis qu'elle inventait sans relâche, quand elle ne s'amusait pas à m'emmener dans les entrepôts paternels où, aussi à l'aise qu'un boucher et malgré une taille frêle et des bras fluets, elle tranchait, découpait et débitait les carcasses en riant de mon air effaré. Nous cœurs étions, à l'évidence, destinés l'un pour l'autre ; et si mes frères en avaient parfois ri, tous se convainquirent qu'une union serait, pour les deux familles et leurs entreprises respectives, une heureuse perspective.

On pourrait croire, en me lisant, que tout le pays était au courant de notre idylle. C'était sans compter sur la discrétion na-

turelle des acteurs de ce jeu. Les projets économiques de nos parents nécessitaient le secret. Quant à Lucie et moi, peu sensibles à cette dimension des choses, nous n'avions nulle envie de porter sur la place publique ce qui, en outre, participait des certitudes enfantines que l'on découvre en tremblant au fil de l'adolescence.

L'âge adulte approchait, pareil à la terre promise se dessinant à l'horizon du regard de Moïse. Quoique toujours discrets, nous nous montrâmes davantage. Nous allions l'un et l'autre fêter nos dix-huit ans, en cet été 184*, lorsque l'abbé Ducret nous convoqua tous les deux dans la cure. Nous nous rendîmes au rendez-vous, intrigués mais sans inquiétude ; nous avions l'un et l'autre l'âme aussi pure et sereine que des nouveau-nés.

Nous connaissions bien l'abbé Ducret qui, comme il le faisait sans doute pour tous les enfants de sa paroisse, nous portait une attention bienveillante et discrète. Il nous fit entrer dans un petit salon et nous fûmes immédiatement surpris par son air embarrassé. Nous ne l'avions jamais vu dans cet état et cela finit par nous alarmer ; se pouvait-il que, sans le savoir, nous eussions enfreint un commandement ?

— Mes enfants, mes chers, mes pauvres enfants ! s'exclama l'abbé en nous invitant à prendre place. Les desseins du ciel sont impénétrables et je ne sais comment vous dire ce que je dois pourtant, et de toute urgence, vous révéler ce soir... Mais je ne puis me détourner de mon devoir, car le danger qui vous menace est terrible ; et il rentre une part de négligence de ma part dans ce drame, qui m'interdirait à elle seule, si j'en avais l'envie, de ne pas assumer cette impérieuse responsabilité.

Ce grave préambule l'avait épuisé et il resta un long moment la tête entre les mains, cherchant sans doute le calme et l'inspiration. Nous n'osions bouger, redoutant les paroles que l'homme de Dieu allait nous adresser ; et nous redoutions l'annonce d'un châtiment exemplaire pour quelque faute impardonnable que nous eussions commise à notre insu. Mais rien n'aurait pu nous faire supposer l'invraisemblable nouvelle que préparait avec peine l'abbé Ducret. Il se ressaisit et nous regarda, les paumes de ses mains mouillées par les larmes qui coulaient encore sur son visage.